



CHAPITRE XVIII

Les chefs de N'tombo et *Boula Matari II* (Hanssens) — Novembre 1882 à Manyanga. — Le caravanier Soudi et sa ceinture. — Une mutinerie. — Chasse et excursion de Nilis aux environs de Manyanga. — *L'atoundo*. — Triste Noël. — Le docteur Van den Heuvel.

Le dimanche 5 novembre 1882, une file de chefs, sous-chefs, arrière-chefs des districts limitrophes de Manyanga-Station vinrent imposer à Nilis, Avaert et Van de Velde les ennuis d'une grande palabra.

Pour exposer au lecteur les motifs de cette conférence solennelle, nous devons réparer une erreur involontaire qui s'est glissée dans notre récit et dont une lettre du capitaine Hanssens nous facilite la rectification.

Nous avons mentionné l'arrivée à Manyanga, le 3 août 1882, du capitaine Hanssens, venu à marches forcées d'Issanghila au secours de Nilis qu'il croyait menacé, mais qu'il trouva en paix avec les indigènes.

La paix régnait en effet à cette date dans les parages de Manyanga, paix chèrement acquise à la suite d'une guerre déclarée par Nilis aux indigènes de N'tombo-Mataka et dans laquelle ces derniers eurent le dessous.

Le résultat de cette prise d'armes fut brillant pour l'Association : trois des cinq chefs du district ennemi furent faits prisonniers et conduits, la chaîne au cou, à la station ; deux villages furent complètement incendiés ; un troisième fut en partie brûlé ; une dizaine de natifs y perdirent la vie ; les plantations furent détruites, en un mot, le désastre fut complet pour le peuple de N'tombo.

Les chefs prisonniers se nommaient Matari, Myala, Myangala. Matari était l'homme le plus puissant de la contrée, le Mirambo de l'Afrique occidentale, un ennemi mortel des blancs, qu'il eût voulu exterminer jusqu'au dernier.

Comme le séjour de ces prisonniers entraînait pour le personnel de Manyanga un service de surveillance absorbant et qu'il présentait en outre certain danger, Hanssens ordonna le transfert immédiat des captifs à Vivi, où ils seraient suffisamment éloignés de leurs possessions pour ne pas chercher à s'enfuir.

Dès le lendemain à cinq heures du matin, Hanssens signifia lui-même aux trois chefs prisonniers la décision qu'il avait prise à leur égard.

« On va vous conduire sous escorte à Vivi, dans un grand village des blancs. Matari est condamné à y passer le restant de ses jours ; quant à Myala et Myangala, ils seront autorisés à revoir leurs villages après apaisement complet de la contrée, lorsque l'attitude des populations du district de N'tombo pendant un laps de temps assez long aura prouvé qu'elles sont entièrement soumises à l'autorité des blancs de Manyanga. »

Les captifs noirs écoutèrent cette sentence avec un stoïcisme remarquable ; pas un muscle de leur figure ne bougea, pas une crispation nerveuse ne trahit leurs impressions.

Ils étaient pourtant persuadés qu'on les conduisait à la mort.

« Les hommes blancs sont cruels, dit Matari à Hanssens, mais ils sont forts, maintenant surtout que vous, Boula Matari second, vous êtes au milieu d'eux. Je ne me plains pas ; les chances de la guerre ont été contre moi ; je suis en votre pouvoir ; je ne verrai plus le lever du soleil ; vous me tuerez, comme je vous aurais tué si vous étiez tombé entre mes mains. »

Hanssens eut beau répondre à Matari que sa liberté seule était en jeu,

qu'il recevrait tous les égards dus à un grand chef comme lui, que personne ne toucherait à un cheveu de sa tête, Matari n'en voulut rien admettre.

Inhumain et cruel, Matari ne pouvait croire à la clémence des blancs. Enchaîné avec ses deux acolytes, il fut déposé dans un boat, sous la garde de dix rameurs, du capitaine de l'embarcation et d'un blanc chargé de le conduire d'Issanghila à Vivi, par voie de terre.

A la suite de cet acte, Hanssens procéda lui-même à l'investiture de trois nouveaux chefs de N'tombo, et passa plus tard avec eux des traités au profit de l'Association.

Cet important résultat, obtenu par Boula Matari II à la suite des victoires de Nilis, répondait à un desideratum de Stanley, Boula Matari I^{er}, qui avait vainement essayé à diverses reprises, au cours des années précédentes, de soumettre au protectorat de l'Association les indigènes du district de N'tombo.

Il fallait pour y arriver, écrivait le capitaine belge, agir par la terreur, dompter les populations par la force et profiter de leur écrasement momentané.

Mais le 5 novembre, au grand ébahissement de Nilis, Matari, Myala et Myangala, ayant rompu leurs chaînes, arrivaient de Vivi à Manyanga et poussaient l'audace jusqu'à se présenter dans tout l'éclat des libres souverains de l'Afrique centrale au chef blanc de la station.

Escortés de tous les notables de la contrée, les ex-prisonniers viennent demander à Nilis la permission de revoir leur village et lui jurer fidélité.

Matari, amaigri par la captivité et les émotions de la route parcourue en fugitif, prononce un discours nègre, c'est à dire un long boniment où les gestes, les clignements d'yeux, les gambades jouent le plus important rôle.

Il se déclare enchanté des traitements qu'il a reçus de la part des hommes blancs. Les mundelés ne sont pas ce qu'il pensait d'abord, des pillards et des mangeurs de petits nègres; il regrette d'avoir autrefois méconnu leur aménité. N'eût été le désir qu'il avait de revoir son village, ses femmes, ses sujets, ses chimbeks et ses champs de maïs, il n'eût pas quitté ses aimables gardiens.

Myala et Myangala partagent en tous points l'opinion de leur compagnon d'exil. Ils ont foi dans la clémence du bon mundelé de Manyanga; ils désirent vivre en paix avec lui, gagner et conserver son amitié en contribuant de toutes leurs forces à faire aimer et respecter des indigènes de N'tombo les agents de l'Association.

Comment ne pas accorder l'amnistie à de pareils repentis?

Nilis, feignant de croire à la sincérité de leurs belles paroles, les remercia

vivement de leur visite, et ordonna la distribution de vingt bouteilles de gin aux gens du cortège des trois chefs.

Quel argument pouvait être mieux accueilli par les nègres que cet ordre généreux ? Il produisit un enthousiasme indescriptible : des battements de main en cœur, des entrechats, des danses, des chants, des salves de mousqueterie, des roulements de tambour, des vibrations éclatantes obtenues par des sonneurs de cloches nouveau genre, cloches doubles, en fer forgé, sur lesquelles des chefs ou des sous-chefs indigènes tapaient à tour de bras avec de gros bâtons.

Cette saturnale avait lieu devant une nouvelle maison d'habitation construite par Nilis. Assis sous la véranda, les blancs échangeaient les impressions que leur causaient les grossiers ébats des nègres.

Nilis, qui ressentait les atteintes d'un nouvel accès de fièvre, souriait à contre cœur et maudissait à part lui les scènes écœurantes qui se passaient sous ses yeux.

Avaert et Guillaume Van de Velde éprouvaient une répugnance non moins vive et souhaitaient ardemment la fin de cette fête improvisée.

Le soleil, qui commençait à décliner, exauça leurs vœux. Il fallut auparavant satisfaire à un caprice des chefs réconciliés.

Matari vint supplier Nilis de donner à ses amis un baril de poudre qui serait tirée en signe de réjouissance sur le sommet de la colline.

L'officier repoussa tout d'abord cette demande.

« La poudre est précieuse et utile aux blancs, disait-il ; elle leur sert à faire sauter les rochers, à assurer leur nourriture, à les protéger contre leurs ennemis. C'est trop abuser de ma générosité que d'exiger de moi le don d'un baril entier de poudre destinée à être gaspillée.

— Oh ! vous êtes si riche, répondit Matari ; j'ai vu au grand village des blancs, à Vivi, toute une vaste maison remplie de ces mêmes barils de poudre. La pirogue de fer vous en apportera lorsque vous en désirerez.

— Vous dites vrai, Matari, nous aurons toujours de la poudre ; je vous accorde le baril demandé. »

Bientôt une explosion formidable fit trembler les maisons de Manyanga. Les noirs, saluant d'un hurra frénétique ce vacarme cher à leurs oreilles se retirèrent solennellement, en défilant à la queue-leuleu devant les blancs, au son des tambours, du clairon, des cloches, les uns titubant encore par suite du gin absorbé, les autres répétant en chœur un refrain improvisé par un trouvère à la louange de Nilis, ou envoyant aux échos du Congo le bruit des détonations irrégulières de leurs fusils à silex.

Au langage violent de la poudre, les missionnaires anglais, dont l'établis-

sement s'élevait à quelques centaines de mètres de la station s'émurent et vinrent en masse à Manyanga-Nord pour avoir des explications.

Ils craignaient d'y trouver des combattants, ils y virent des Belges harassés de fatigue et pris d'un invincible besoin de dormir. Plus généreux que les nègres de N'tombo, les missionnaires se retirèrent après avoir constaté que leur inquiétude était sans fondement.

Le lendemain, Matari, Myala, Myangala, encore sous l'impression de l'agréable accueil de la veille, revinrent avec un cortège nombreux pour demander à Nilis des présents en récompense de leur soumission. C'était un comble !

Nilis les congédia en leur donnant pour trois une pièce d'étoffe dont à grand' peine un homme civilisé eût extrait douze mouchoirs, et dans laquelle les chefs indigènes se taillèrent trois costumes complets.

Tous ces nègres, nés sur les marches d'un trône africain ou venus au monde dans une hutte d'esclaves, sont des mendiants insatiables dont les explorateurs doivent le plus souvent encourager les instincts de mendicité pour vivre en bons termes avec eux.

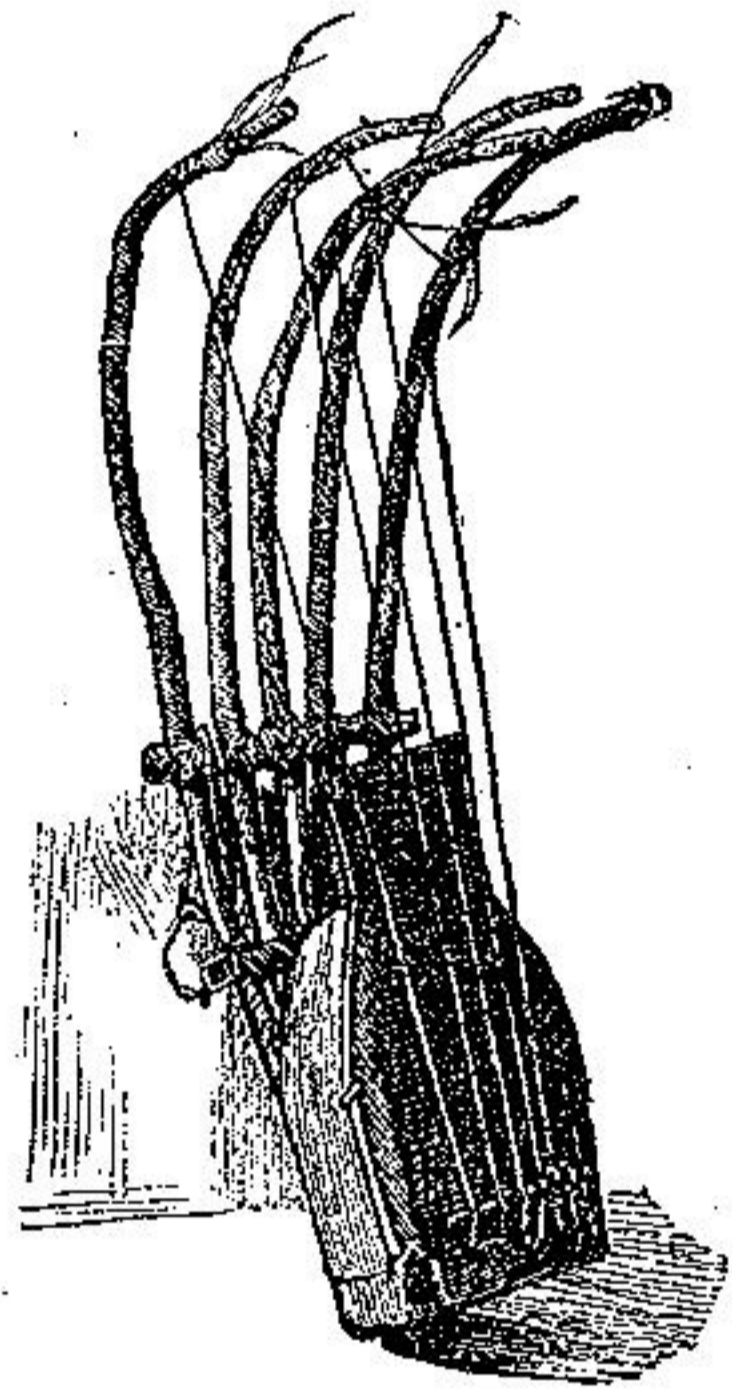
Néanmoins Nilis, menacé de ruine par les obsessions incessantes de Matari et consorts, les envoya tout bonnement promener à la troisième tentative qu'ils dirigèrent contre les marchandises de la station.

Après les visites assomantes des nègres, les blancs, pour se remettre, eurent à subir en novembre les pluies torrentielles et les maladies qu'elles occasionnent.

Avaert fut atteint de lombricoïdes. Lorsque le lieutenant ressentit les premières atteintes de cette maladie, il crut avoir affaire au ver solitaire; Bentley, toujours prêt à remplir les fonctions de docteur, tira le malade de son erreur et lui conseilla des doses de santonine.

Le missionnaire connaissait cette maladie terrible qui sévit fréquemment contre les natifs et sème la mort dans les tribus. Bon nombre de nègres, réduits à l'état de squelettes ambulants par ce fléau, avaient été guéris à la mission anglaise par les soins de cet homme de bien.

Hélas! c'est bien à regret, et à notre corps défendant, que nous sommes obligés de parler si souvent des heures de fièvre et de souffrances traver-



LYRE.

sées sur le plateau hideux de Manyanga-Nord par les vaillants officiers belges qui y subirent la saison des pluies de l'année 1882, mais notre rôle d'historiographe consciencieux nous y condamne.

Nilis, Avaert, Van de Velde, alités à tour de rôle, se soignèrent réciproquement. Le moins éprouvé d'entre eux se dévouait au salut des autres, remplissant les fonctions de garde-malade et se chargeant en outre du commandement de la station.

Le boat d'Issanghila stoppait régulièrement dans les eaux de Manyanga. S'il n'amenait jamais de médecin, en revanche il apportait des lettres de la patrie, lettres pleines d'encouragements et d'espoirs !

Le 2 décembre, l'état d'Avaert empira et causa de très graves inquiétudes à ses compatriotes.

Nilis pria Bentley de prendre le malade en traitement à la mission.

Avaert, fou de douleur, en proie au délire le plus caractérisé, les yeux hagards, hâve et inconscient, fut attaché dans un hamac et transporté chez les missionnaires.

Le 4 décembre, Bentley écrivait qu'il croyait venue la dernière heure du malade. Heureusement cette fatale prévision ne se réalisa pas. La constitution robuste du lieutenant, aidée par la sollicitude incessante du missionnaire, triompha de la mort.

Chaque jour, le chef de Manyanga s'était rendu à la mission pour visiter son compatriote. Nilis était lui-même très souffrant; une inflammation (*rother hund*), qui lui causait une sorte de fièvre permanente et des insomnies cruelles, avait couvert son corps de boutons. Néanmoins Nilis vaquait à ses occupations multiples de commandant de station et s'efforçait d'oublier sa propre souffrance pour venir en aide à ceux de son entourage que les maladies accablaient.

La santé d'Avaert s'améliorait peu à peu, le lieutenant se décida sur les conseils de ses amis à quitter Manyanga et à descendre avec le boat jusqu'à Issanghila, où il devait succéder plus tard à Parfonry dans le commandement de cette station.

Le 12 décembre, Nilis régala dans la salle à manger de la station les braves missionnaires qui avaient prodigué sans relâche les soins les plus affectueux et les plus efficaces aux agents de l'Association.

Bentley, Hartland et Moolenaar assistaient à un véritable festin offert par Nilis.

Parmi le menu, reproduit sur le journal de l'officier, nous cherchons en vain la nomenclature des vins servis; le liquide absorbé, bien peu reconfor-

tant, avait été emprunté à la cave naturelle qui roulait ses eaux vives au bas de la colline de Manyanga; quant aux mets résistants, le poulet traditionnel et le mouton africain en avaient fait les frais, la farine de chicoanga y tenait lieu de pain.

Le repas n'en fut pas moins gai; les douces causeries remplacèrent le champagne.

Les religieux anglais annoncèrent la création d'une mission succursale de



LE LIEUTENANT AVAERT.

la Livingstone Ireland à Louongo (entre Issanghila et Manyanga).

Hartland avait visité cet établissement; il racontait que les éléphants abondaient dans les parages de Louongo; il en avait rencontré un troupeau considérable à Baynesville.

La rive sud entre Issanghila et Manyanga possédait, disait-il, quantité de ces mammifères.

Au dessert, entre le poudingue et le fromage, le boy annonça l'arrivée de la caravane Soudi venant de Léopoldville. Soudi sollicitait la faveur

d'être introduit près de Nilis, à qui il voulait remettre un présent.

La permission accordée, Soudi franchit le seuil de la salle à manger et fut accueilli par les exclamations d'effroi des convives.

Le caravanier avait comme ceinture réellement effroyable un gros serpent à la peau jaunâtre zébrée de noir, et qui, déroulé, mesura plus de deux mètres cinquante.

Le corps de ce monstre enrichit la collection de Nilis. Soudi reçut en échange un magnifique cadeau.

Le Zanzibarite, rendant ensuite compte de son étape, prévenait Nilis des tentatives de soulèvement de la contrée faites par les gens de Dandanga. Mlongo se plaisait à répandre le bruit que les blancs de la station mangeaient les noirs; en outre les indigènes du district de Luteté guerroyaient contre Van Gele; partout les caravanes de l'Association avaient maille à partir avec les natifs des villages de la rive sud.

Sur ce rapport, il fut décidé que Soudi retournerait à Léopoldville par la rive nord.

Les missionnaires avaient frêmi en écoutant les narrations du Zanzibarite.

« Encore de sombres perspectives de guerre, des massacres, des incendies de villages, des dévastations, représailles nécessaires si vous êtes attaqué, dit Bentley à Nilis.

— Bah! il ne faut pas prendre au mot les paroles de Soudi; ce Zanzibarite exagère. Comme toujours, les indigènes déblatèrent de loin contre nous; mais ils n'oseront plus joindre l'action à la menace; trop de fois nous avons dû exercer contre eux le tir de nos carabines et déchaîner sur leurs territoires nos hordes de Vandales, nos farouches guerriers de la côte orientale. Lorsque aucun blanc ne guide les caravanes composées de Zanzibarites, ces derniers nous arrivent toujours avec des récits alarmants, et singulièrement amplifiés. »

Cette réponse, dictée par l'expérience, calma les appréhensions des missionnaires.

Le déjeuner était terminé; les blancs réunis sous la véranda causaient encore à quatre heures de l'après-midi, lorsqu'un boat leur fut signalé.

A cinq heures, ce bateau débarquait précisément un voyageur inattendu, M. Charles Ingham, attaché à la Livingstone Ireland Mission, qui fut ravi de trouver à Manyanga-Station les compatriotes et les confrères qui devaient concourir avec lui à une mission civilisatrice.

L'importance et la multiplicité des établissements philanthropiques anglais étaient devenues telles sur les bord du Congo inférieur et moyen,

que la société Livingstone Ireland avait acquis un boat spécial pour relier entre elles ses succursales par des services réguliers et fréquents.

Outre les steamers et les embarcations sillonnant le grand fleuve entre Issanghila et Manyanga et battant pavillon bleu constellé d'or, un vapeur voguait désormais dans ces mêmes parages et y déployait les couleurs de la vieille Angleterre. Les nouvelles d'Europe parviendraient plus souvent aux exilés de Manyanga.

A la nuit tombante, d'immenses éclairs qui précédaient les sourds roulements d'un tonnerre lointain, décidèrent les missionnaires à regagner leurs toits en toute hâte.

Nilis les accompagna jusqu'à la petite rivière qui séparait la colline de la station du mamelon dominé par les bâtiments de la mission anglaise.

L'officier voulait franchir la rivière avec ses invités, mais on n'eut pas de peine à le faire renoncer à ce désir.

La passerelle tout à fait primitive, un tronc d'arbre étroit et glissant, jetée sur le courant, offrait dans l'obscurité un réel danger, et exigeait de la part de ceux qui en usaient, outre beaucoup de sang-froid, les connaissances d'un bon équilibriste.

Ce passage nécessitait de longues minutes: l'orage s'avancait sur les ailes rapides d'un fort vent de l'ouest, les bords de l'eau étaient infestés de moustiques et de myriades d'insectes ailés, tous plus désagréables les uns que les autres, et dans les reflets argentins des lames les noires carapaces des alligators menaçaient d'un dénouement fatal le passager qui aurait eu le vertige et qui serait tombé à la rivière en traversant le pont.

Le lieutenant prit donc congé des missionnaires et assista en témoin anxieux aux péripéties de la traversée, qui furent surtout émouvantes pour le nouveau venu, M. Ingham.

Retourné fort tard à la station, Nilis se coucha et dut invoquer contre les mortels ennuis de l'insomnie les douceurs de la pipe et les plaisirs de la lecture des journaux belges portant les dates du mois d'octobre précédent.

L'orage de la nuit, les insupportables démangeaisons du rother hund contribuèrent à tenir Nilis éveillé jusque vers trois heures du matin.

Levé à cinq heures pour les besoins du service, le lieutenant, plus dispos que jamais, surveilla les préparatifs de départ, le chargement de la caravane Soudi.

D'habitude les caravaniers acceptaient assez facilement les ballots d'étoffe

et les caisses qu'ils devaient transporter à Léopoldville; mais ce jour-là ils se montrèrent récalcitrants. L'un d'eux, plus catégorique, refusa insolument le ballot qui lui était destiné.

« Les chemins sont mauvais, dit-il, et détremvés par les dernières pluies, les indigènes de la rive droite sont disposés à nous maltraiter; nous ne pouvons partir aujourd'hui. Je ne veux plus obéir aux blancs. »

Ce disant, le mutin s'enfuit à toutes jambes, et dégringole la colline comme un lièvre effarouché.

Cette audacieuse mutinerie provoque une révolte générale; les porteurs jettent à terre leurs ballots et s'obstinent un instant à refuser de partir.

Soudi fait néanmoins tous ses efforts pour les ramener à l'obéissance; sa voix n'est pas écoutée.

Nilis s'interpose dans le débat; l'indignation et la colère lui arrachent les paroles les plus énergiques et les menaces les plus expressives.

Le revolver au poing, il déclare aux braillards qu'il fera sauter la cervelle à ceux qui hurleront encore.

L'énergie du geste et du regard réussit à calmer les mutins. L'ordre fut rétabli. Les caravaniers acceptèrent leurs charges et défilèrent bientôt le long du sentier glissant de la colline.

Dix hommes de la garnison furent dépêchés ensuite à la poursuite du fuyard.

Vers le soir, ces soldats retournaient à la station et racontaient que les gens de Soudi les avaient menacés de leurs fusils, s'ils persistaient à courir après le révolté.

Nilis songea un instant à réunir sa troupe, pour infliger un châtement exemplaire aux caravaniers. Ceux-ci étaient déjà à une distance trop grande; le lieutenant dut se contenter d'expédier à Valcke un courrier mentionnant le fait.

Le lendemain, un temps gris, légèrement humide, mais supportable, invita l'officier à chasser dans les environs de la station.

Guillaume Van de Velde, presque guéri, s'était offert pour surveiller les travaux, pendant l'absence momentanée du chef. On procédait à cette époque aux réparations des toitures des habitations diverses. Les pluies diluviennes du mois de novembre avaient singulièrement avarié les toits; dans certains bâtiments servant de magasin, voire même de logement aux blancs, l'eau filtrait à travers les fissures des voûtes comme elle l'eût fait entre les mailles d'un panier à salade.

Les charpentiers kabindas et krouboys saccageaient donc la forêt voisine pour façonner de belles planches de teck; quelques Zanzibarites, sous

la conduite d'un nyampara, étaient allés acheter aux marchés des environs des tonnes de caoutchouc, marchandise destinée par l'Association à être échangée en Europe contre des produits manufacturés, monnaie courante du Congo.

A l'heure du déjeuner, le temps s'était remis au beau, le ciel d'un bleu foncé brillait de tout l'éclat d'un soleil tropical, le thermomètre marquait à l'ombre près de trente degrés.

« Pourquoi Nilis ne revient-il pas ? » pensait Guillaume Van de Velde prévoyant la chaleur suffocante qui allait accabler le chasseur.

Bah ! le soleil n'arrête pas un intrépide émule de Nemrod.

Parti à l'aube avec Ambari, Nilis, en quête de gibier, avait côtoyé la rivière voisine de la Mission.

Ce ruisseau coule au milieu d'une vallée longue et étroite enfermée entre les pentes de montagnes peu ou point boisées. La vallée est parfaitement sèche, nullement marécageuse comme le sont presque toutes celles qu'arrosent des courants dans l'Afrique centrale ; de temps à autre elle prend une tension considérable.

La rivière y décrit des méandres dont la longueur la fait, à distance, paraître presque droite. Les rives sont abondamment couvertes d'herbes vigoureuses, qui s'arrêtent aux berges escarpées bordant son lit où l'eau pure comme du cristal laisse voir un fond sablonneux. On y trouve en quantités très restreintes de beaux spécimens de la flore aquatique, mais la faune y est représentée à l'époque des pluies par des crocodiles et un singulier animal dont nous dirons plus loin quelques mots.

Le gibier n'y manque pas, et Nilis ne voulut point gaspiller sa poudre contre les tourterelles, les canards, les martins-pêcheurs et les ravissants oiseaux qui picoraient, planaient, voltigeaient et gazouillaient sur ces bords.

A un léger tournant de la rivière, Nilis aperçut deux animaux d'une espèce qui lui était inconnue ; il se disposa à les viser ; les animaux, comme flairant un danger, s'élançèrent à l'eau et disparurent en plongeant. On ne



ORCHIDÉE.

distingua plus que le sommet de leurs cornes fendant avec rapidité la surface liquide.

Surpris, le lieutenant se cacha sous les herbes pour surveiller les mouvements de ces étranges bêtes.

Arrivées à la rive opposée, elles escaladèrent la berge et s'arrêtèrent sur un roc faisant tache dans la verdure.

La distance était telle que Nilis jugea inutile de les tirer ; mais, cédant à la passion de la chasse, il se mit à l'affût et attendit.

Certains de nos lecteurs connaissent sans nul doute ces moments absorbants. cette anxiété fiévreuse du chasseur attendant parfois durant des heures pour décocher à une proie guettée un coup plus assuré et plus mortel.

Les animaux étaient à plus de deux cents mètres, sur le bord du cours d'eau ; tantôt ils avançaient comme pour replonger dans la rivière, tantôt ils semblaient se décider à disparaître dans les grandes herbes. Chacun de leurs pas, épiés par Nilis, causait à ce dernier un mélange de plaisir et d'angoisse.

Enfin les deux animaux s'élançèrent dans le courant ; les yeux de Nilis, rayonnant d'allégresse, suivirent ardemment la piste tracée sur les eaux par les cornes de ce gibier nageant sans le savoir vers un danger certain.

A quarante mètres du chasseur, les animaux s'arrêtèrent timidement sur la rive ; leur taille, comparable à celle d'un jeune taureau, ne pouvait dans les graminées les dérober à la vue. Nilis et Ambari eurent tout le loisir de viser sûrement. Deux détonations simultanées foudroyèrent les deux bêtes.

Leur poil est brun cendré, long de six centimètres et extrêmement moelleux ; sur la tête, il est presque ras ; une bande de poils blancs très courts croise le haut des narines. Les cornes mesuraient environ soixante centimètres de longueur ; leur section est demi-circulaire avec une corde rectiligne depuis la base jusqu'aux trois quarts de la hauteur ; ensuite elle devient circulaire jusqu'aux pointes.

Les pieds sont garnis de sabots comme ceux des moutons, mais recourbés en pointe à leur extrémité ; ils rendent impropre à la course ce remarquable ruminant, que nos connaissances restreintes en zoologie ne nous permettent pas de désigner autrement que sous le nom d'antilope.

Ambari disait en avoir précédemment rencontré en Afrique, toujours sur les bords des rivières, sortant peu ou point de l'eau, si ce n'est pour pâturer, de préférence pendant la nuit.

Cette variété d'antilope n'est pas dangereuse, même aux abois ; sa peau

magnifique est profitable, mais sa viande n'est pas agréable à manger.

Ce ruminant possède au même degré que l'hippopotame la faculté de plonger; ses habitudes rappellent sous bien des points celles du volumineux amphibie. Il se rencontre très rarement dans les eaux hantées par les crocodiles qui figurent dans le nombre de ses ennemis les plus redoutables.

Désormais le chasseur, sûr de ne point rentrer bredouille, avait le temps de considérer amplement la nature qui l'entourait, d'admirer le paysage, de cueillir une fleur brillante, de goûter aux fruits sauvages d'un arbrisseau rabougri ou d'un arbre colossal.

Non loin de l'endroit où par une inéluctable nécessité Nilis et Ambari durent abandonner leurs victimes, une sombre forêt masquait une colline et flanquait à l'est le cours d'eau.

Retourner à la station pour partager avec Van de Velde un déjeuner assez frugal, mais ardemment réclamé par l'estomac de Nilis, eût tenté le chasseur si, comme nous l'avons dit, le soleil n'eût pas fait fuir les nuages gris du matin.

Mais les dômes touffus des grands arbres étaient plus à la portée des chasseurs que les toits de la station. On pouvait sans gravir une hauteur aussi rude que celle de Manyanga, goûter les douceurs du repos à l'abri du feuillage et y casser la croûte traditionnelle que tout chasseur prudent glisse dans sa gibecière, aussi bien au Congo qu'au pays des hôtels et des restaurants de village.

Les chasseurs s'arrêtèrent à ce dernier parti.

La mousse épaisse qui recouvrait le sol de la forêt vierge, constituait une table charmante sur laquelle les chasseurs prirent un repas assaisonné par la faim, condiment qu'envieraient les gastronomes les plus dédaigneux.

Après le repas, comme toute sieste eût offert un danger certain, Nilis résista au sommeil et s'enfonça avec son compagnon dans la forêt où des milliers de singes avaient élu domicile.

Ambari découvrit une plante herbacée, rabougrie, dont le fruit semblable à la goyave était d'un goût fort agréable; le pédoncule sort de la tige à l'endroit où elle s'engage dans le sol, de telle sorte que le fruit paraît être autant sous que sur la terre.

Cette plante est connue dans certains districts de l'Afrique sous le nom d'*atoundo*.

La promenade dans la forêt était difficile en raison des buissons épineux et des lianes emmêlées; cependant les marcheurs réussirent à faire quelques kilomètres sous bois.

A leur grande surprise, ils rencontrèrent bientôt des traces récentes du passage d'êtres humains.

Excités par la curiosité, ils suivirent cette piste et arrivèrent devant un énorme piège à gibier tendu par les indigènes.

Une sorte de haie assez élevée et qui pouvait avoir plus de cinquante mètres de développement, entourait un espace presque circulaire.

Tous les vingt mètres une ouverture était pratiquée dans l'énorme enceinte pour conduire à des enclos étroits pourvus d'une trappe ingénieuse, sorte de piège à bascule dans lequel les petites antilopes sont écrasées sous le poids d'un tronc d'arbre.

Les naturels utilisent ces pièges de la façon suivante : ils se rassemblent en grand nombre, battent la forêt en poussant des cris effrayants ; le gibier levé fuit éperdu devant les hurleurs ; comme il ne peut franchir d'un bond la haie trop haute, il s'élançait effaré dans les ouvertures et tombe victime des pièges qu'on y a tendus.

L'approche du coucher du soleil imposait aux chasseurs l'heure du retour à la station.

Nilis voulut retourner sur les bords de la rivière pour marquer l'emplacement où gisaient les victimes de la chasse.

Mais on perdit des heures avant de sortir du bois où régnait déjà une obscurité profonde. Impossible, dès lors, de retrouver dans le dédale inextricable des graminées et des joncs l'endroit cherché.

La nuit ne permettait pas de scruter chaque massif d'herbes et de s'attarder outre mesure dans des repaires trop voisins des demeures des alligators.

Le lendemain, Nilis et Van de Velde, au courant des exploits du chasseur, revenaient avec une escouade de Zanzibarites pour chercher les cadavres des antilopes.

On fouilla la rive, mais on ne trouva plus que les débris d'un festin de crocodiles. Ces voraces habitants des eaux, qui remontent seulement la rivière à la saison des pluies, avaient profité des chances et de l'habileté des chasseurs de la veille. Ces antilopes amphibies tuées par Nilis et Ambari n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les crocodiles.

Nilis fut désolé. Quant aux noirs, leur imagination, leurs appétits, excités par les récits nocturnes d'Ambari, s'évanouirent comme les douceurs du songe devant l'impertinence du réveil.

Plus de gibier, partant plus de banquet.

Pour dédommager l'escorte, Nilis l'amena dans la forêt visitée pour y cueillir des atoundos, et disputer aux singes les fruits d'arbres énormes,

graines écarlates enfermées dans une gousse gros vert et assez semblable aux pois par la forme.

On y trouva encore des fruits assez communs, jaunes et sphériques comme une orange mûre. Ils pendaient verticalement des branches d'un arbre de médiocre stature, où ils étaient attachés par un long pédoncule.

Leur enveloppe aussi dure que la corne, brisée à coups de hachette, laissait échapper un liquide épais, coagulé, plein de petites graines pareilles à des noyaux de prunes.

Cette liqueur était nourrissante, d'un goût sucré, mais légèrement acide; prise en quantité, elle produisait l'effet du meilleur purgatif.

Cette promenade instructive et apéritive dans la forêt cessa sur l'ordre des blancs. On retourna à la station, après avoir assisté de loin à une curée de crocodiles sur les bords de la rivière près de son confluent avec le Congo.

Les batraciens farouches s'étaient attaqués cette fois aux approvisionnements ambulants de la station. Deux chèvres faisaient les frais de la glotonnerie d'un crocodile.

Ainsi se découvrait à Nilis le mystère de la diminution rapide de ses troupeaux depuis le renvoi ou plutôt la fuite du berger infidèle.

Les troupeaux de chèvres de Manyanga - Nord n'étaient pas les seuls éprouvés par le vivant fléau du voisinage; depuis longtemps les missionnaires anglais se plaignaient de la dépopulation de leurs étables.

Néanmoins les alligators laissèrent aux Européens du district de Manyanga des gigots de moutons et voire même de chèvres en nombre suffisant pour fêter le jour de Noël.

Le 25 décembre, la station comptait un explorateur belge, retour du Kouilou, l'ancien sous-lieutenant d'infanterie Edmond Destrain.

Malheureusement, la présence de ce compatriote, que la fièvre africaine étendait ce jour-là sur un lit de douleur, détruisit la gaieté des convives.

A l'heure traditionnelle de minuit, les plaintes arrachées au malade par



FÉTICHE.

la souffrance avaient seules tenu éveillés, dans la nuit du 24 au 25 décembre, les enfants de la Belgique réunis à Manyanga.

Un orage épouvantable suivi d'averses, de véritables trombes d'eau sous lesquelles les toits nouvellement réparés menaçaient de s'effondrer, retint aux arrêts forcés dans la chambre et au chevet de Destrain le lieutenant Nilis.

Dans les rares moments de calme accordés au malade par la fièvre, les Belges causaient de ce Noël pluvieux, et le comparaient aux vieux Noël's parfois neigeux de la patrie, ces soirées consacrées aux douces causeries du foyer, aux fêtes intimes de la famille, aux secrètes réjouissances du cœur.

Combien d'êtres unis aux pionniers de l'Afrique par des liens indissolubles de parenté ou d'affection pensèrent ce jour-là à nos héros!

Pour ceux de Manyanga, la fête de Noël de 1882 compta parmi les plus tristes moments de leur vie tourmentée d'exilés.

Le 26, dès l'aube, un splendide ciel bleu lamé d'argent dissipa l'humeur noire des hôtes de la station. Destrain ressentit les bienfaits de ce brusque changement de température; il se leva et prit part au repas du matin avec ses compatriotes.

A l'issue du déjeuner, on annonça aux blancs l'arrivée de plusieurs femmes indigènes, désireuses comme d'habitude d'échanger contre de beaux colliers de perles leurs denrées alimentaires.

Leur façon de grouper par dizaine les petits tas de marchandises attira l'attention de Nilis.

Ce n'était pas la première fois que le lieutenant constatait chez les natifs la connaissance pratique d'un système de numération décimale.

La visite des femmes était toujours de bon augure. Elle annonçait la pacification momentanée de la contrée.

Aux époques de troubles ou d'hostilité déclarée contre les blancs, les femmes ne se montraient pas.

Cependant ce singulier baromètre marquant la paix ou la guerre était parfois en défaut; le 26, au soir, après le départ des vendeuses, les missionnaires anglais communiquèrent à Nilis des nouvelles alarmantes concernant les dispositions des indigènes de la rive sud envers les agents et les serviteurs de l'Association.

Les caravaniers zanzibarites traitaient trop souvent les districts traversés en pays conquis; ils donnaient surtout de nombreuses preuves de l'intérêt qu'ils portaient aux poules des indigènes, et troublaient trop fréquemment le repos des ménages.

Le 30 décembre, le chef caravanier Minga, venant du Pool, apportait à

Nilis une lettre de Grang annonçant la mort tragique d'un officier suédois, M. Kalina, dont nous reparlerons au cours d'un prochain volume. En réponse aux réclamations du chef de Manyanga contre les caravaniers de Soudi, Grang rendait compte des punitions exemplaires qui avaient été infligées à ces rebelles : le Zanzibarite qui s'était enfui de Manyanga, lors du départ de la caravane Soudi, s'était volontairement rendu à Léopoldville pour y subir un châtement mérité. Quant à Soudi, par décision de Valcke il avait été destitué de ses fonctions de chef caravanier.

Grang mentionnait en outre le mauvais état sanitaire des hôtes de Léopoldville; il décrivait les terribles assauts qu'il soutenait sans cesse contre sa *biliéuse*.

On appelait ainsi, là-bas, cette terrible fièvre africaine, épée de Damoclès suspendue sur la tête de chaque explorateur. On disait « il a sa biliéuse », comme on dit « il prend son absinthe » : tant le mépris de la souffrance, le stoïcisme, avaient pénétré dans les âmes de ces vaillants, tous décidés à donner jusqu'à leur vie pour le triomphe de la cause africaine.

Partout, à l'époque de la dangereuse saison des pluies, les agents de l'Association éprouvèrent les souffrances et les cruels mécomptes de la vie sédentaire ou nomade de l'Européen dans l'Afrique centrale. Partout, néanmoins, chacun d'eux remplit sa tâche avec un zèle sans égal et une énergie peu commune.

Le 1^{er} janvier 1883, Destrain, non encore remis de sa maladie, quittait Manyanga et se mettait en route pour le Pool, *via* Luteté.

Parti malgré les instances de Nilis qui le suppliait de ne point s'exposer à une rechute inévitable, Destrain, miné par la fièvre, accablé par la marche, s'arrêta exténué chez Van Gele, le 3 janvier.

Ce même jour, Nilis était sollicité par les chefs indigènes de Mowa et Zinga, désireux de placer leurs intérêts sous le protectorat des blancs. Cette proposition acceptable avait son côté mercantile; les nègres de la rive nord, dont la conduite odieuse avait éloigné les caravanes de l'Association, demandaient la création d'un poste hospitalier soit à Zinga, soit à Mowa, et l'établissement d'une route livrant passage aux caravanes; avec obligation toutefois par ces dernières d'acquitter les droits de péage.

A cette époque, les eaux des rivières étaient très hautes; certaines d'entre elles devaient être franchies par les caravanes sur des pirogues indigènes, et, cela va de soi, les passeurs exigeaient des cadeaux largement rémunérateurs.

La discussion de l'offre des gens de Mowa et Zinga fut remise à une date postérieure, Nilis n'ayant pas l'autorisation de trancher cette question.

Le lieutenant, habitué depuis plusieurs mois à la présence de compatriotes malades ou bien portants, ressentit pendant plusieurs jours toutes les horreurs de l'isolement d'un homme civilisé sur le plateau de Manyanga.

Cette solitude relative, étant donnée la quantité de noirs êtres humains qui végétaient autour de Nilis, lui parut cette fois d'autant plus pénible que le courrier de la côte eut un retard inusité.

Le boat le *Royal*, qui selon le règlement des correspondances aurait dû toucher à Manyanga à la date du 31 décembre, n'y parvint que le 4 janvier suivant.

Le bateau avait été retenu par Stanley, débarqué tout récemment au Congo après un rapide voyage en Europe. Ce retard fut compensé pour Nilis par les nombreuses lettres venues de la patrie, apportant toutes au voyageur les vœux et les souhaits de nouvelle année émanant de personnes aimées.

Un accident dramatique avait marqué cette dernière traversée du *Royal* :

Un mateiot zanzibarite, voulant décharger contre un crocodile son fusil Winchester, avait saisi l'arme avec trop de précipitation ; le chien s'était accroché, et le malheureux, en essayant maladroitement de le dégager, provoqua l'explosion et tomba, la poitrine traversée par la balle, dans le fleuve, par-dessus le bord.

L'équipage atterré ne put sauver le cadavre du sort fatal qui l'attendait. L'alligator, cause inconsciente de ce suicide involontaire, fit de son estomac le cercueil du défunt.

Le *Royal* transportait cette fois à Manyanga des colis de perles rouges et de *garatas*, perles en porcelaine blanche avec dessins bleus, monnaie destinée à circuler bientôt sur les marchés environnants.

Chose étrange, les nègres dont la prédilection pour la couleur rouge est connue de tous, n'attribuèrent aucune valeur aux perles rouges, tandis qu'ils recherchèrent avidement les *garatas*.

Le 11 janvier, à la nuit tombante, Destrain, retournait à Manyanga, venant de Luteté ; il devait par ordre de Stanley se rendre à la côte occidentale. Non encore guéri, il descendit le 14, avec le *Royal*, jusqu'à Issanghila.

En prévision de l'arrivée prochaine de Stanley, Nilis hâta les travaux de construction en cours.

Il fut assez habile diplomate pour amener les mfoumis (chefs indigènes)

des villages environnants à décider leurs sujets à travailler pour le compte des blancs.

Convoqué à cet effet par Nilis, le chef Matari, n'ayant pu se rendre à la station le jour même de la convocation, envoya prévenir l'officier de sa visite pour le lendemain (19 janvier), et en garantie de sa promesse il lui fit remettre son sceptre de commandement, une tige en bambou piquée de clous à têtes de cuivre.



LE LIEUTENANT GRANG.

Le lendemain, en effet, Matari, doux comme un agneau, promettait à Nilis quantité de natifs, mais il priait le mandelé de ne point donner la chicotte à ceux de ses sujets qui travailleraient pour les blancs.

Le 20, un jeune Anglais, rédacteur du *Graphic*, voyageur audacieux guidé par l'amour de la science, M. H. H. Johnston, recevait à Manyanga l'hospitalité la plus cordiale.

M. Johnston, dessinateur et savant naturaliste, explora depuis les bords

du Congo jusqu'à Bolobo, et consigna dans un ouvrage très intéressant, aux pages duquel nous avons souvent emprunté nos renseignements, les descriptions les plus variées sur l'histoire naturelle et les coutumes et les mœurs des indigènes de ces lointaines contrées. Cet ouvrage est intitulé ainsi qu'il suit : Johnston : *The river Congo, from its mouth to Bolobo*.

Le lendemain de son arrivée à Manyanga, M. Johnston assistait à l'entrevue plaisante du fils de Matari avec Nilis.

Matari jeune était littéralement ivre, mais, circonstance bien faite pour éveiller les soupçons du lieutenant, ce futur mfoum indigène était porteur d'une cartouchière et d'une baïonnette appartenant à l'équipement des Zanzibarites de la station.

Nilis retint ces objets et fit une enquête pour savoir comment Matari jeune en était devenu possesseur.

La faculté de mentir étant développée à l'excès chez les enfants noirs de l'Afrique, cette enquête n'aboutit à rien.

Matari jeune, que l'ivresse au gin et au malafou rendait d'une folle gaieté, n'était pas bavard dans un tel état ; on ne put obtenir de lui autre chose que des gambades et des chansons plus ou moins obscènes.

Matari père, venu sur le tard à la station, se montra peu sévère pour les écarts de son héritier. Il rit à gorge déployée lorsque Nilis lui conta la conduite extravagante et la tenue irrégulière de Matari fils.

Une préoccupation très sérieuse avait dicté à Matari père sa démarche près de Nilis. L'incident Matari jeune était clos ; l'ex-chef de N'tombo-Mataka apprit au lieutenant l'arrivée prochaine à la station de deux blancs venant du Pool ; l'un de ces blancs était Boula Matari II (capitaine Hanssens).

« Comment le grand chef blanc agira-t-il avec moi, échappé des prisons de Vivi ? Devrai-je défendre ma liberté et m'opposer à coups de fusil à l'approche de mon ennemi ? demanda naïvement Matari à Nilis.

— Rassurez-vous, le capitaine Hanssens n'est pas votre ennemi. Depuis votre retour dans la contrée, vous m'avez rendu des services ; je parlerai en votre faveur, Boula Matari II vous pardonnera. »

Cette idée du pardon ne pouvait entrer dans l'âme du nègre. Pour prévenir tout événement fâcheux, Nilis retint Matari père à la station jusqu'à l'arrivée annoncée du capitaine Hanssens.

Le 26 janvier au matin, une caravane imposante se dessinait comme un immense rouleau noir sur la route du Stanley-Pool, au pied de la colline de Manyanga.

Nilis, rassemblant ses hommes et ne laissant à la station que quelques

Kabindas de garde, alla, drapeau déployé, attendre sur la plage son chef, son ami et son compatriote.

Les soldats rangés en bataille présentèrent bientôt les armes à Hanssens et à Grang, qu'ils saluèrent ensuite d'un triple hip ! hip ! hourra !

Les Belges s'embrassèrent cordialement. Le soir un banquet magnifique, animé surtout par la joie des convives, réunissait Hanssens, Grang, Johnston et Nilis dans la salle à manger de la station.

Au dehors l'orage grondait avec furie, et dans les intervalles des roulements de tonnerre on percevait les sauvages accents des Zanzibarites fêtant sous les toits des chimbeks, par les chants monotones de leur patrie lointaine, la présence des quatre-vingt-dix-huit compatriotes ramenés du Pool par les blancs.

Bon nombre des Zanzibarites arrivés ce jour-là devaient regagner par étapes la ville de Banana, et s'y embarquer ensuite pour la côte orientale.

L'Association avait décidé le rapatriement des Zanzibarites qu'un séjour trop actif et trop prolongé au Congo affaiblissait au point de n'être plus utiles aux travaux entrepris.

Plusieurs agents européens étaient attachés au rapatriement des noirs, et depuis le mois de décembre 1882 un docteur belge, Théophile Van den Heuvel, le même homme de bien qui avait déjà exposé sa santé et sa vie et illustré son nom à tout jamais en accomplissant à la côte orientale une noble mission, avait été, sur sa demande, désigné par l'Association pour exercer à Léopoldville, en même temps que ses fonctions de médecin, un contrôle minutieux sur les Zanzibarites sollicitant la faveur d'être rapatriés.

Le 2 février, Van den Heuvel arrivait à Manyanga, venant d'Issanghila par voie de terre; le docteur-médecin apparaissait vraiment comme un Messie sauveur, au moment désiré.

Manyanga comptait alors, outre son commandant, une nombreuse colonie blanche : Brown, Liedsick, Ivaert, agents subalternes de l'Association, Hanssens, Valcke, Grang, Amelot, tous moralement forts, mais physiquement affaiblis par les rudes épreuves d'un séjour sous les latitudes tropicales, assez long et surtout très laborieusement rempli.

Après un feu roulant de demandes et de réponses, après une envolée de paroles amicales, le docteur, sans prendre le moindre repos, accorda généreusement une consultation interminable à tous les Européens devenus aussitôt ses amis.

Jamais effet moral produit sur des malades par l'apparition d'un docteur

ne fut comparable à celui que réalisa la venue du sympathique Van den Heuvel au milieu de la population européo-africaine de Manyanga-Nord.

Il eut pour tous un mot d'espoir, une ordonnance réconfortante ; ses recommandations, ses conseils sur le régime hygiénique à suivre dans ces contrées torrides avaient un prix inestimable, par suite de son expérience acquise sous des latitudes isothermes.

